

TROIS FORMULES D'INDÉPENDANCE

DANS L'ÉGYPTÉ MÉDIÉVALE.

1. — UN ESSAI D'AUTONOMIE.

Je voudrais étudier et comparer trois formules d'indépendance de l'Égypte au cours de son histoire du moyen âge. Deux grands faits limitent la période choisie. Elle débute par la conquête arabe, qui donna lieu en Orient à un gigantesque brassage de peuples sur deux continents ; elle se clôt par la découverte de la route du Cap de Bonne-Espérance, fait sans précédent dans les annales commerciales du monde, qui allait provoquer la ruine momentanée de l'Égypte. Le grand port d'Alexandrie, qui avait été surnommé le magasin du monde, devenait du jour au lendemain et pour deux siècles et demi une petite station de cabotage.

Une remarque préliminaire s'impose. La forme de la conquête arabe, à base religieuse, a eu des conséquences sur l'évolution des divers États et, notamment, les principautés orientales n'ont pas suivi dans leur développement une marche analogue à celles d'Occident. En Europe, même dans l'antiquité, les États naissent et grandissent, et c'est une province qui est le noyau du futur État : on connaît le rôle du Latium ou du Brandebourg. En Orient, les États se sont

séparés d'un seul coup du vaste califat, qui représentait la communauté islamique : le nouvel État vaut ce que vaut la personnalité de son fondateur. L'être qui le crée est généralement un homme de valeur : d'où l'histoire d'une brillante réussite.

Depuis longtemps l'Égypte avait cessé de s'administrer librement : elle était devenue une colonie de l'Empire romain, puis de l'Empire byzantin. Entre cette date et l'invasion arabe, deux événements sont à noter. Le premier est l'édit de Théodose, en l'année 392, lequel fut en quelque sorte, on l'a dit, le chant funèbre du paganisme : certes, le christianisme avait progressé dans la vallée du Nil, mais à partir de ce moment, les païens cessèrent d'exister socialement, puis disparurent. La classe cultivée s'était mise peu à peu à apprendre le grec ; toutefois la langue nationale était restée l'idiome de la masse. Un schisme allait tout bouleverser, car l'Égypte adopta peu de temps après le monophysisme, contre lequel l'Église de Byzance allait prendre position. Un concile fut réuni à Chalcédoine en 451 pour condamner cette doctrine : cet acte, purement religieux, marque une étape d'une gravité politique exceptionnelle. En principe, l'assemblée avait simplement défini un dogme, mais elle aliéna contre l'empire les populations de l'Égypte et de la Syrie. Celles-ci suivirent leurs pasteurs et cette attitude d'opposition religieuse se confondit avec l'expression d'un sentiment de solidarité encore mal précisé, mais qui devait s'exaspérer pendant les deux siècles suivants.

Sur le sol égyptien, on refusa donc toute espèce de compromis, malgré les efforts de persuasion ou d'intimidation, malgré les persécutions de Byzance. Cette résistance donna naissance à un phénomène éminemment national, le remplacement du grec par le copte dans les offices religieux. A ce trait on reconnaît une volonté de sécession, ce qui procurera, en fait, un terrain très favorable à l'expansion des Arabes. La tyrannie

byzantine en était arrivée aux dernières limites de la haine, et les populations vivaient, le dos plié, sous une menace perpétuelle. Aussi, des Syriens purent-ils déclarer sans invraisemblance à leurs nouveaux maîtres : « Votre gouvernement et votre justice nous sont plus agréables que cette tyrannie et ces insultes que nous avons subies. »

Quoi qu'il en soit, le milieu du VII^e siècle présente, en Asie et en Afrique, un changement de décor aussi soudain qu'impressionnant : deux grands empires rivaux, Byzance et la Perse, s'effondrent et sont remplacés par une domination inconnue la veille. C'est donc un des phénomènes les plus importants de l'histoire universelle.

Les anciens manuels nous ont bien mal renseignés sur la conquête arabe, puisqu'on y a caractérisé les nouveaux envahisseurs comme des destructeurs de toute civilisation. De sorte que la rapidité prodigieuse de l'opération pouvait être attribuée à la terreur inspirée par les conquérants. Que ceux-ci aient vu leur enthousiasme accru par leur zèle religieux, qu'un butin extraordinaire ait pu exciter l'appétit de certains aventuriers, on ne saurait le mettre en doute. Mais les Arabes profitèrent surtout, notamment en Syrie et en Égypte, des tendances séparatistes que nous venons de signaler, et les populations locales furent à tout le moins indifférentes. Pour la première des deux contrées, un des généraux arabes le déclara en toute simplicité : « La Syrie ressembla à un chameau qui se couche tranquillement. »

Pendant le premier siècle, les califes omeyyades réussirent à constituer un empire arabe avec des méthodes syriennes, donc fortement influencées par Byzance. Politiquement les Arabes n'ont guère laissé d'empreinte durable sur les peuples qu'ils ont soumis avec une rapidité déconcertante. Toutefois, ils ont abouti en certains points du territoire islamique, d'une façon inégale d'ailleurs, à imposer aux vaincus leur langage, grâce au Coran, temporairement en Espagne, d'une façon

sporadique en Afrique du Nord, d'où ils n'ont pas complètement extirpé le berbère, définitivement en Égypte et en Syrie, où le copte et le syriaque ont, dès le moyen âge, cédé la place à la langue religieuse de l'Islam. L'hégémonie des Persans, puis des Turcs, n'a rien changé, en Égypte, à cet état de choses.

Le peuple avait adopté naturellement la langue des vainqueurs, qui leur était nécessaire en cas de conversion. Or cela constitua une marche assez rapide, car il semble bien que les musulmans étaient en majorité dès la fin du VIII^e siècle. Ainsi, sans accidents, les églises furent, dans les campagnes, converties en mosquées. Les commerçants et les artisans furent peu à peu obligés d'utiliser l'arabe, passé au rang de langue administrative au bout d'un siècle d'occupation.

Pour le peuple, les changements furent donc à peine perceptibles. Justinien avait fait fermer les églises des monophysites : elles ne furent pas rouvertes, mais furent affectées au nouveau culte. Les Coptes en récupérèrent toutefois une grande part, ce qui était tout bénéfice. Ils obtinrent quelques emplois de l'État, alors que les fonctions publiques leur étaient interdites depuis leur schisme. Il n'est pas jusqu'à l'impôt dit de capitation, les frappant en tant que non-musulmans, qui ne vint rappeler les taxes byzantines d'exemption du service militaire.

Ainsi, en s'établissant en Égypte, les Arabes ont, au début, changé peu de choses, et ce n'est que lentement, suivant les circonstances, qu'ils firent subir au pays les modifications reconnues indispensables. Ils eurent la sagesse de maintenir à peu près dans tous les domaines l'organisation byzantine sans songer à gouverner par des procédés originaux. Nous n'avons donc pas lieu d'être étonnés de constater que la conquête arabe ne fit aucun tort au rôle commercial et à l'essor industriel du pays. Aussi bien sous les Abbassides que sous les Omeyyades, l'Égypte conserva l'importance que sa situation

géographique et ses propres productions lui avaient assurée dans l'antiquité.

Tout d'abord il s'agissait de pousser plus loin les conquêtes et de se servir de l'Égypte comme place d'armes et comme base de ravitaillement. Les Arabes trouvèrent une institution, l'annone, par laquelle Byzance recevait annuellement un tribut considérable en blé : l'annone fut dirigée sur la Mecque et sur Médine, et cette exportation fut à l'origine des prétentions d'une Égypte indépendante sous le protectorat des deux Villes saintes de l'Arabie.

D'autre part, le tissage était une des grandes industries de luxe et l'islam n'en a nullement provoqué la décadence. Bien mieux, la tradition musulmane devait asseoir définitivement la royauté des tissus égyptiens, la rendre incontestable. Une coutume importante allait faire prospérer l'art textile d'Égypte, puisque les califes devaient lui assurer presque le monopole de couvrir de précieuses étoffes le Temple sacré de la Mecque. Deuxième raison d'un rapport politique étroit entre l'Arabie et l'Égypte : plus tard, des souverains ne l'oublieront pas.

En outre, l'Égypte possédait des artisans habiles, que le califat sut utiliser : c'est ainsi que le pays fut invité à fournir au dehors des forgerons et des charpentiers. Surtout l'empire avait besoin de spécialistes de constructions navales. La marine était alors méprisée par les Arabes, et quelque temps après les conquêtes, le poète Farazdak flétrirait encore « l'homme qui, manœuvre sur un bateau, nouant au tour de ses reins le caleçon du plongeur, puis se renversant, s'appuie sur la barre du gouvernail et semble tomber à la mer ». Il convient donc de rappeler que ce sont des ouvriers coptes qui contribuèrent à la formation des arsenaux de Tunis et de Saint-Jean d'Acre. Dans les années qui suivirent l'occupation de l'Égypte, les Arabes purent débarquer dans les îles de la Méditerranée orientale, notamment en Crète, à Chypre et à Rhodes. Il y eut beaucoup mieux : en 655, ils gagnèrent

leur premier combat naval, la Bataille des Mâts, catastrophe byzantine de même ampleur que le désastre du Yarmouk.

L'Égypte a donc contribué à faire de la Méditerranée, ce lac byzantin sous Justinien, une mer musulmane. C'est ainsi que, grâce aux Égyptiens, suivant les expressions d'Ibn Khaldoun « les Arabes prirent à leur service un grand nombre de matelots pour les besoins de la marine. Ayant alors affronté la mer à plusieurs reprises et s'étant habitués à lutter contre elle, ils changèrent d'opinion à l'égard de cet élément. Ils construisirent des navires et des galères, équipèrent des vaisseaux, les armèrent et les remplirent de troupes dans le but de combattre l'ennemi d'outre-mer. Les flottes des musulmans s'acharnèrent sur celles des chrétiens, leurs navires couvraient la surface de la mer, la parcourant dans tous les sens. Les chrétiens ne pouvaient pas même y faire flotter une planche ».

Ainsi le califat prit garde à ne pas modifier l'administration d'une région pour laquelle des règles précises avaient été établies. Il n'y eut donc pas une transformation immédiate, brusquée, de la société et des mœurs. D'ailleurs la population restait agricole comme par le passé et ses conditions d'existence n'avaient pas varié. Mais c'était encore un régime colonial et les impôts continuaient d'être très lourds. La fiscalité était impitoyable : le pays y était habitué, et les papyrus arabes nous montrent que les exigences des percepteurs devaient être appuyées par la force armée, comme autrefois. Un écrivain de l'antiquité dit que les Égyptiens étaient « obstinés, violents et irascibles en matière d'impôts ; ils auraient rougi de s'acquitter envers le fisc sans y avoir été contraints ». La situation s'aggrava sous les Abbassides et provoqua des révoltes : le sang coula. Mais les dépenses du califat ne diminuaient pas et c'est le moment où il donne ses provinces à une sorte de fermier général qui se préoccupe, sans vergogne, de récupérer les sommes dont il est redevable envers le Trésor Public. La population égyptienne serait donc favorable à

l'installation d'un pouvoir autonome qui n'aurait pas de tribut à verser au dehors.

L'empire arabe, dans le premier quart du VIII^e siècle, en plein épanouissement de ses conquêtes territoriales, qui vont du Midi de la France aux frontières occidentales de l'Afghanistan, s'organisa, avec des formules byzantines, dans le double cadre de la religion musulmane et de la langue arabe. Mais un complot s'ourdit à l'extrémité orientale du vaste royaume : l'animosité persane contre l'hégémonie syrienne était suffisamment forte pour amener la réussite de ce mouvement qui, d'autre part, revêtait l'apparence d'un mouvement légitimiste. Telle fut l'origine du califat abbasside.

C'est alors que les extensions territoriales arrivèrent, et c'est naturel, au point mort. Les souverains se félicitent alors de maintenir l'empire intact en consolidant ses frontières et en repoussant les incursions voisines. L'islam se tient sur la défensive, mais un danger intérieur surgissait, car l'empire abbasside était devenu trop vaste et aboutissait au morcellement. Une décentralisation de fait se développe d'autant plus rapidement que diverses tendances, régionales, raciales, religieuses, linguistiques, poussaient à la dissociation du pouvoir : le califat assista impuissant à cette évolution. Il y avait eu d'abord des embarras d'ordre pratique : quelles qu'aient pu être les raisons politiques de désaffection qu'éprouvait un prince omeyyade envers la nouvelle dynastie, il était vain de prétendre faire exécuter à Cordoue les injonctions de Bagdad. D'autre part, une prédication alide sévissait en Afrique du Nord et, pour en limiter les effets, le califat fut trop heureux de trouver en Tunisie un prince qui consentit à se ranger sous son obédience. Déjà la formule de l'investiture s'était imposée à l'Orient de l'empire. Des dynastes persans, puis turcs, s'en prennent au calife lui-même, qu'ils asservissent sous couleur de le protéger.

Le transfert du califat de la famille omeyyade à celle des

Abbassides n'est donc pas un simple changement dynastique. La capitale de l'empire passe de Damas à Bagdad et surtout le nouveau régime se développe avec des méthodes iraniennes. Cinquante ans après l'avènement de cette souveraineté mésopotamienne, la composition de l'armée est modifiée par l'afflux d'esclaves turcs, recrutés en Asie centrale. Ces mercenaires parviennent rapidement aux grades supérieurs et leur influence devient prépondérante au point que dès lors les Arabes sont éliminés. Ce fait va profondément altérer l'aspect de la puissance politique de l'Islam.

L'Égypte va y trouver une autonomie relative. Un officier turc, Ahmed ibn Touloun, chargé de gouverner la province égyptienne au nom d'un apanagiste de Bagdad, réussit à se constituer une armée et se déclara indépendant du califat. Le pouvoir central, aux prises avec des complications causées par des révoltes sociales en Mésopotamie et par l'ambition de princes persans, n'eut pas la force de résister. Toutefois il considéra Ibn Touloun comme un rebelle et seul, le fils de ce dernier put traiter de son indépendance moyennant un tribut.

L'autonomie toulounide est plus importante pour l'économie nationale qu'au point de vue politique. Le fait le plus concret, c'est que le versement au Trésor califien fut d'abord supprimé, puis très diminué et que l'argent ne sortant plus du pays sans contre-partie, le bien-être de la population ne pouvait que s'améliorer. Les Toulounides ont donc le mérite d'avoir montré au peuple égyptien l'intérêt tangible de l'indépendance, et, si vraiment les Chrétiens et les Israélites s'associèrent aux musulmans pour demander à Dieu la guérison d'Ibn Touloun au cours de sa dernière maladie, nous tenons la marque évidente d'une intelligente reconnaissance.

Le nouvel État recueillit un double bénéfice du réaménagement financier. D'abord, une immense popularité, car les impôts furent allégés. En second lieu, Ibn Touloun put fonder

une capitale : il en subsiste un des joyaux, la grandiose mosquée proche de la Citadelle, symbole d'un art sobre et vigoureux et d'un premier et brillant effort, l'autonomie nationale.

L'ANTI-CALIFAT.

La dynastie toulounide n'était pas viable à son époque. Pour se séparer politiquement du califat avec quelques chances de succès, il aurait fallu que la rébellion eût des bases. Or la famille toulounide n'affichait aucune doctrine nouvelle et ne s'appuyait pas sur une opinion publique : l'ambition personnelle n'était pas camouflée et ce mobile n'était pas suffisant.

Nous venons de parler d'opinion publique, ce qui peut paraître étrange. De toute évidence, ce ne sont pas les nations qui, dans le moyen âge, ont joué le rôle essentiel. Les crises ne sont jamais provoquées par un souci de réformes ou par un désir de progrès pour une nation, mais on ne voit en présence que des appétits du pouvoir. Par ailleurs on ne soupçonne pas cette forme de solidarité qu'on appelle l'esprit civique. Ce qui se trouve en vedette, ce sont des personnalités de premier plan, ayant compris et s'efforçant de mettre en valeur l'importance politique ou géographique d'une région. Il ne faut donc pas s'attendre à voir les éléments nationaux tenir une grande place, et les recherches conduisent à se poser d'autres questions. Dans quelle mesure les ambitions personnelles des hommes ont-elles coïncidé avec les intérêts bien compris des populations qu'il s'agissait de gouverner ? Dans l'affirmative, ces personnages auront contribué à l'éclosion d'une communauté, amenée peu à peu à prendre conscience de ces chances de cohésion.

Mais voici que soudain des révolutionnaires s'avisent de

tâter le pouls au sentiment public, voire même de conquérir les sympathies populaires. Des émissaires de premier ordre travaillent tous les milieux, munis d'arguments appropriés suivant les cercles où doit s'insinuer la propagande, avec l'utilisation des preuves les plus variées, religieuses, sociales ou raciales. Il s'agit du mouvement des Carmathes, qui fit régner la terreur dans tout le monde musulman. Entretenant des intelligences un peu partout, même dans les armées organisées pour lutter contre eux et qu'ils mettaient en déroute, à un contre dix, ces sectaires réussirent à bloquer Bagdad et à s'emparer de la Mecque. On connaissait mal leur chef, qui se découvrit un beau jour, en revendiquant le califat au nom du légitimisme, comme descendant du calife Ali, gendre et cousin du Prophète. Cette filiation était discutable et, bien entendu, elle fut discutée, mais la chance des Fatimides, au point de vue diplomatique, voulut que leurs adversaires ne déniassent solennellement leur généalogie qu'au moment de leur puissance.

L'entreprise carmathe, terroriste dans tout l'Orient, organisée sous une forme gouvernementale en Afrique du Nord, mettait en danger la puissance musulmane. Nous n'assombrissons pas le tableau et un écrivain du x^e siècle, Massoudi, a eu le courage de pousser le cri d'alarme : « C'est un fait, dit-il, que les colonnes de l'Islam sont devenues chancelantes et que son autorité, ébranlée dans ses fondations, faiblit et décline ; les communications sont interrompues et les routes peu sûres ; les différents chefs des contrées musulmanes s'isolent et se rendent indépendants dans leurs gouvernements, imitant en cela la conduite des satrapes après la mort d'Alexandre. »

Ainsi, sous la pression des événements politiques et sociaux, les conceptions de l'Orient avaient évolué. Un fait caractéristique va dominer toute cette fin du x^e siècle. Les populations étaient invitées à se préoccuper de questions qui,

auparavant, se réglaient sans elles : orthodoxie ou schisme, tradition ou révolution. C'est alors que chacune des trois grandes familles de l'Islam se taillèrent un royaume : elles semblèrent vouloir arrêter cette tendance au morcellement, qui divisait le monde musulman en une infinité de faibles principautés. Nous devons donc attirer l'attention sur ce fait émouvant : trois califes, représentant les principales tendances du début de l'Islam, se partagent le territoire. Un Omeyyade règne à Cordoue et bientôt il obtiendra l'allégeance de l'Afrique du Nord, abandonnée par les Fatimides. Ceux-ci, descendants du calife Ali, viendront s'installer en Égypte. A Bagdad, l'Abbasside, le moins indépendant des trois souverains, s'efforce de résister à la propagande chiïte, qui risque d'anéantir son autorité ou tout au moins d'énervier ses sujets.

En Égypte, l'avènement de la dynastie fatimide sort de la banalité, et il ne semble pas que nous connaissions un autre exemple de changement de gouvernement aussi brusque que pacifique. Sans doute, plusieurs invasions avaient été tentées sans succès contre le territoire égyptien, mais après leur échec, les Fatimides aimèrent mieux s'en remettre à la propagande. Et, d'après ce que nous savons de la prédication des Carmathes, nous pouvons être assurés que la conspiration dut être très secrètement et très habilement menée. Nous apprenons ainsi qu'un certain nombre d'officiers et de notables du pays écrivirent au calife fatimide pour l'inviter à envoyer ses troupes en Égypte et à en prendre possession, lui promettant de l'aider et de lui faciliter la conquête du territoire sans effusion de sang.

La situation de ce qui reste de l'empire califien n'est pas brillante et la cour abbasside ne peut plus tenir l'Égypte solidement. Les Fatimides se bornent à y fomenter des rébellions militaires et restent dans une inaction apparente vis-à-vis de leurs voisins : la dernière tentative d'invasion leur a coûté trop cher. En attendant de pouvoir mettre sur

pied une autre armée, ils s'ingénient à désorganiser l'Islam à l'aide des Carmathes, dont le danger ne cesse de s'accroître.

Et c'est ainsi qu'au moment décisif, une armée formidable, venant de l'Occident — fait unique dans toute l'histoire de l'Égypte — s'empare du pays sans rencontrer de résistance, on dirait qu'elle vient occuper un domaine vacant. Du rang d'une colonie, l'Égypte passe à celui d'un État indépendant, mais ses maîtres sont chiites et un schisme s'installe dans la vallée du Nil. Nous avons donc plus d'une raison pour évoquer ici l'époque si attachante d'el-Amarna, dissidente au point de vue religieux, qui fit progresser dans l'art le « sens de l'humanité ». A l'exemple des disciples d'Aton, les califes fatimides donnèrent à leur cour une impulsion de grand art ; comme eux, ils eurent besoin d'une nouvelle résidence royale et fondèrent le Caire.

Lisons ensemble cette description de la cité moins de cent ans après sa création : « Le Caire, dit un voyageur persan, est une grande ville à laquelle peu de cités peuvent être comparées. J'ai calculé qu'il ne s'y trouve pas moins de vingt mille boutiques. Les caravansérails, les bains et les autres édifices publics sont en si grand nombre qu'il est difficile d'en faire le dénombrement. Quant au palais royal, lorsqu'on le regarde du dehors de la ville, on le prend pour une montagne, à cause de la masse et de la hauteur des bâtiments dont il est formé. Les maisons sont séparées l'une de l'autre par des vergers et des jardins ; elles sont bâties avec tant de soin et de luxe qu'on les dirait construites avec des pierres précieuses et non point avec du plâtre, des briques et des pierres ordinaires. J'ai vu, conclut-il, en Égypte, des richesses si considérables que si je tentais de les énumérer et de les décrire, on n'accorderait, en Perse, aucune créance à mes paroles. Il m'a été impossible d'en faire le dénombrement et l'estimation. »

Les auteurs arabes s'extasiaient sur les merveilles qui constituaient le trésor des califes fatimides : des pierreries d'une

valeur inestimable, des bijoux d'or et d'argent, d'innombrables récipients en cristal de roche, des boîtes en bois précieux, des armes, des pièces de céramique, des tissus somptueux, en lin ou en soie, beaucoup d'entre eux brochés d'or, des tapis, enfin la plus belle bibliothèque qui existât à cette époque dans le monde musulman. Les rares pièces en cristal de roche parvenues jusqu'à nous, les étoffes, quelques animaux en bronze, nous permettent encore d'imaginer l'opulence de ces fastueux souverains. Ils ont été les inspireurs d'un art qui, tout en imitant les vieilles traditions, créa des formes originales de décoration.

Les monarques du moyen âge ont toujours aimé l'apparat, la pompe et les cérémonies grandioses, en costumes voyants, avec un défilé de courtisans, vêtus de soie et d'or. C'est un luxe qui semble bien caractériser la dynastie fatimide en Égypte, qui vit avec un cérémonial rigide et une infinie complication d'étiquette. Tout était prétexte à de splendides processions, et des cortèges somptueux défilaient à travers des rues merveilleusement parées. Devant le calife s'avançaient dix mille hommes conduisant par la bride des chevaux de main, précédés de gens qui sonnaient du clairon, battaient du tambour et faisaient résonner de grandes trompettes. Le souverain, monté sur un mulet, était revêtu d'une robe blanche que recouvrait une tunique ample et longue. Il était entouré de sa garde, en costume de brocart. Un parasol protégeait sa tête, ornée avec magnificence de pierres précieuses et de perles. A droite et à gauche, cheminaient des serviteurs portant des cassolettes dans lesquelles brûlaient de l'ambre et de l'aloès. La coutume voulait qu'à l'approche du calife le peuple se prosternât la face contre terre.

Cette majesté extérieure servait au prestige de la dynastie, non pas seulement à cause de son éclat apparent, mais par son originalité politique. Déjà Ibn Touloun avait eu besoin de s'appuyer sur le pays pour s'opposer à Bagdad. Les Fatimides,

eux, se posent en anti-califes et, suivant les errements du parti carmathe, auquel ils doivent le trône, ils soignent leur popularité. Comme, d'autre part, le trait distinctif du régime est la prépondérance du pouvoir civil sur le pouvoir militaire, la minorité chrétienne va être associée à la vie de l'État. Nous savons par le menu l'ordonnance des solennités de cette époque, qui étaient prétexte à distributions de vivres et de sommes d'argent aux pauvres, à festins et gratifications pour les fonctionnaires. Ces largesses périodiques étaient extrêmement fréquentes, puisqu'aux cérémonies de l'Islam sunnite reconnues par les Fatimides, s'ajoutaient les anniversaires du chiisme, les fêtes chrétiennes, ainsi que les réjouissances qu'une tradition séculaire avait solidement établies dans le pays, telles les joyeuses liesses à l'occasion de la crue du Nil.

Un dernier trait enfin caractérise l'effort fatimide, c'est la refonte des circonscriptions territoriales. L'Égypte avait conservé les pagarchies byzantines : la réforme prévoyait un nombre réduit de provinces. Elle avait dû être soigneusement étudiée, puisque, dans l'ensemble, la nouvelle répartition s'est maintenue jusqu'à nos jours.

La puissance fatimide a donc attaché sa mémoire à d'étonnantes manifestations d'art, mais sa politique ne laissait pas que d'être très inquiétante. Cette constatation ne s'applique pas seulement à ses thèses religieuses, elle vise surtout son attitude en face des Croisés. Par ces derniers, la Syrie et la Palestine avaient été enlevées avec une certaine rapidité : le pays était en pleine décomposition politique, et les Francs trouvèrent le même avantage qu'Alexandre aux prises avec les cités phéniciennes désunies.

Quelques historiens arabes ont accusé les Fatimides d'avoir invité les Francs à venir en Orient pour susciter des difficultés à leurs rivaux, les Seldjoukides. Cette assertion ne tient évidemment pas devant les faits, mais il n'en est pas moins permis de supposer que les maîtres du Caire, et c'est d'une

belle gravité, jugeaient les Francs moins dangereux que les Turcs sunnites pour la sûreté, sinon de l'Égypte, du moins de leur propre dynastie. Il convient d'ajouter que les Croisades ne furent nullement un danger pour la politique intérieure de l'Égypte : on retrouve à cette époque chez les Coptes, d'ailleurs heureux sous le régime fatimide, cette antipathie profonde envers ces chrétiens de l'extérieur que les Égyptiens nourrissaient contre les Grecs après le fameux concile de Chalcédoine.

D'ailleurs le même voyageur persan, Nassiri Khosrau, avait écrit peu de temps auparavant : « Je n'ai connu aucun pays jouissant de plus de tranquillité et de sécurité que l'Égypte. » C'est évidemment ce qu'on pouvait dire vers l'année 1050, après les désordres provoqués par les gestes intempestifs du calife Hakim. Mais après cette date, les soubresauts ne firent que s'accroître : au fond, la population n'était pas très attachée à la dynastie, à cause de ses opinions hétérodoxes, mais elle la supportait sans mot dire tant que la prospérité économique se maintenait à un niveau convenable. Les années de vaches maigres engendrèrent des pillages, empêchèrent probablement le versement régulier de la solde des troupes, et la désaffection populaire s'aggrava.

Il est assez difficile de se faire une idée d'ensemble de l'armée des Fatimides, dont la composition varia singulièrement selon le caprice des califes ou de leurs ministres. Certaines règles étaient alors à la mode et ces souverains s'y conformèrent : on estimait très dangereux d'avoir une armée composée d'hommes ayant tous la même origine, car on pensait qu'ils n'auraient aucune émulation pour bien servir et susciteraient des troubles. L'armée fatimide a compris des Grecs, des Esclavons, des Berbères, ceux-ci groupés par tribus, des Turcs, des Arméniens, des Nègres. On avait, en principe, tout prévu, sauf ce qui s'est produit, c'est-à-dire des batailles rangées entre les différents corps de troupes.

La fin des Fatimides est donc provoquée par un fâcheux état d'insécurité. La crise économique et militaire venait de loin, et les efforts courageux de Badr Gamali, le puissant ministre du calife Moustansir, n'avaient fait que boucher des lézardes. A compter du milieu du ^{xii}^e siècle, le régime est en voie de dissolution et bientôt les dissensions qui éclatent entre les principaux chefs ont de profondes répercussions dans les rangs de la milice. Ainsi, à Byzance, les conflits entre les Verts et les Bleus. Ce sont de violents combats qui ensanglantent les rues de la capitale et s'étendent à la province.

D'un autre côté, cette agonie des Fatimides coïncide avec l'apogée du royaume latin de Jérusalem. La prise d'Ascalon par les Croisés laissait prévoir une attaque sur l'Égypte. C'est alors que précisément les Francs furent encouragés en Égypte même à se mêler aux luttes intestines que se livraient les ministres et les candidats au vizirat.

A l'extérieur, la position des Fatimides finissait par devenir exaspérante, à cause de leur propagande placée sur le terrain doctrinal, et par leur prétention à l'imamat légitime, située aussi sur le plan politique. Pendant ce temps, à l'Orient de l'empire musulman, une nouvelle puissance gagnait du terrain et du prestige, celle des Turcs Seldjoukides. L'étude de leur vie administrative, de leur conception de la souveraineté, est essentielle pour comprendre les usages et les habitudes des grandes dynasties orientales des siècles postérieurs, notamment des Ayyoubides et des Sultans Mamlouks.

Certains de leurs vassaux s'installaient dans la Syrie du Nord avec une double mission, celle de rétablir l'orthodoxie et de chasser les Croisés. Il s'agit d'une organisation méthodique qui saura pratiquer une politique énergique, et chaque jour qui passe voit augmenter son pouvoir. Et c'est ainsi que les princes d'Alep furent appelés à intervenir eux aussi en Égypte : il sortira de là l'avènement de Saladin et la dynastie ayyoubide.

Un vendredi, une substitution de nom au prône de la prière publique apprit au peuple égyptien que le calife fatimide avait cessé de régner : jamais révolution de palais ne se passa aussi simplement. A vrai dire, on s'attendait à des troubles, mais la paisible population du Caire accueillit la chose avec une parfaite indifférence. Suivant l'expression d'un historien, qui reprend pour l'occasion un vieux proverbe arabe, ce n'est pas pour cela que deux chèvres se battirent à coups de cornes.

L'EMPIRE.

A partir de Saladin, qui se préoccupe sans doute d'installer sa famille en Égypte, s'élabore un programme dont il convient de lui faire honneur et pour le succès duquel l'Égypte aura été au premier rang : régénérer la doctrine sunnite et chasser les Croisés.

Le sunnisme va être rétabli grâce à une organisation nouvelle, créée en Perse, la madrassa, le collège religieux. Cette institution, soigneusement surveillée, permettra d'avoir des professeurs dévoués et de former tous les fonctionnaires. On voit donc l'importance politique de ces établissements, qu'on fonde un peu partout, en Syrie comme sur le sol égyptien.

La nature des rapports avec les Croisés va changer. L'ancien gouvernement du Caire avait adopté vis-à-vis du royaume latin l'attitude du califat abbasside sur les confins byzantins. On tolère le voisin en attendant des jours meilleurs ; on opère des razzias annuelles, auxquelles l'adversaire répond par de semblables procédés : il en résulte l'annexion ou la perte d'une ville et, des deux côtés l'on fait des prisonniers, que l'on échange ensuite.

Le fondateur de la dynastie fut un grand guerrier. Il porta aux Croisés de terribles coups et décapita leur royaume en leur enlevant Jérusalem. Mais il ne put achever son œuvre : il

n'avait pas de marine, il était aux prises avec d'insurmontables difficultés financières, et ses officiers ne voulaient plus se battre.

Ses successeurs sont surtout célèbres comme négociateurs : c'est ce qu'ils pouvaient faire de mieux et le monde musulman ne saurait le leur reprocher. Car les membres de la famille ayyoubide règnent sur l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie, le Yémen : ils se méfient les uns des autres, ce qui les amène à conclure avec les Francs des trêves, en fait à suivre une politique prudente. Leurs efforts consistent à perpétuer des divisions entre leurs rivaux, à les opposer les uns aux autres pour les neutraliser. Équilibre précaire, dont les chrétiens profitent, et l'on sait que l'astucieux Frédéric réussit à se faire rendre Jérusalem temporairement.

Pour discutable qu'elle fût au point de vue de l'avenir de l'Égypte musulmane, cette politique pacifique partait de sentiments élevés. Le sultan ayyoubide Malik Kamil dut être fier de recevoir la lettre suivante du commandant de l'armée des Croisés après l'évacuation de Damiette : « Vous avez comblé nos otages de tous les biens dont l'Égypte abonde ; vous nous avez envoyé chaque jour vingt ou trente mille pains, avec des fourrages ; vous avez fait transporter à vos dépens les malades et les infirmes ; et, ce qui est plus généreux encore, vous avez défendu, sous des peines terribles, qu'on insultât les chrétiens par des paroles ou même par des signes. »

La révolution, ou plutôt le *pronunciamento* qui anéantit la puissance des Ayyoubides, sous les yeux du roi saint Louis terrifié, est sans doute un acte affreux, mais il faut convenir qu'il met un point final aux attermoissements en face des Croisés. Un des fondateurs du nouveau régime se trouve aux prises avec de terribles dangers, mais c'était Baibars, qui réussit à s'imposer malgré des convoitises de toutes sortes. Examinons l'atmosphère ambiante : le désarroi consécutif à la chute du califat de Bagdad, les velléités d'alliance entre Croisés et

Mongols, les complots toujours possibles des princes ayyoubides dépossédés, l'ambition personnelle des grands officiers mamlouks, c'était plus que suffisant pour émousser la volonté la mieux trempée. Nous n'en pouvons qu'admirer davantage la prodigieuse réussite du sultan Baibars.

L'expérience ayyoubide avait abouti à un échec pour la dynastie et, en effet, la politique de bascule ne pouvait être éternelle. A ce jeu on se laisse prendre et l'on en vient à perdre de vue le sens de l'honnêteté : un prince ayyoubide n'hésitait pas à traiter avec les Francs pour faire pièce aux ambitions d'un parent.

Mais les Ayyoubides laissèrent quelques grandes conceptions que les Sultans Mamlouks surent mettre en valeur. D'abord, ils continuent, ils accentuent même le gouvernement des militaires, qui prennent définitivement le pas sur l'élément civil. En second lieu, les Ayyoubides avaient fait en partie la preuve qu'un État formé de la réunion de l'Égypte et de la Syrie paraissait viable. Pour parachever cette œuvre, les Mamlouks changèrent les méthodes. Il est frappant toutefois de constater que les principautés syriennes subsistent presque intactes au point de vue territorial : elles sont incorporées comme provinces dans le système mamlouk. Enfin, le nouveau régime donne une allure originale aux prétentions panislamiques de la dynastie précédente. Le dernier sultan ayyoubide s'était intitulé dans une de ses inscriptions : « le potentat de la Syrie et de l'Égypte, le sultan des Arabes et des Persans, le maître des deux sanctuaires sacrés de la Mecque et de Médine, le prince des deux mers, la Méditerranée et la mer Rouge, le maître des deux continents, l'Asie et l'Afrique, le maître de l'Inde, du Sind, du Yémen, le seigneur des princes des Arabes et des Persans, le sultan des Orient et des Occidents. » Les Sultans Mamlouks, non contents de conserver dans leurs protocoles le titre de sultan de l'islam et des musulmans, donnèrent à l'État égyptien la qualification de

royaume islamique. Il est vrai que grâce au geste génial du sultan Baibars, les Mamlouks possédaient au Caire le calife abbasside. S'ils montraient parfois assez peu d'égards pour sa personne, ils se rendaient compte de l'accroissement de prestige que cette présence conférait à l'État égyptien. Il n'est pas sans intérêt de noter que certains sultans de l'Inde sollicitaient du calife du Caire leur investiture, et si ce fait ne revêt pas une importance politique pour les Sultans Mamlouks, il influe favorablement sur les rapports commerciaux entre les deux continents.

Les contemporains voyaient bien cette supériorité : « La contrée la plus excellente de toute la terre, dit l'un d'eux, et qui se distingue par sa prééminence sur tous les autres pays, c'est certainement l'Égypte. En effet, le souverain de cette contrée étend sa domination sur les lieux les plus illustres de l'univers, je veux dire sur les trois villes qui sont le but de tous les pèlerinages, la Mecque, Médine et Jérusalem. »

La politique des Sultans Mamlouks, à l'aurore de leur puissance, fut très habile. Leurs hommes d'État découvrirent que certaines nations occidentales désiraient commercer avec l'Égypte, au mépris des interdictions de la Papauté. Politiquement, les Croisés laissaient ainsi apparaître des divisions ; militairement, les ressources de l'Égypte s'en trouvaient accrues. Car si les Mamlouks mirent sur pied la plus belle armée orientale de leur temps, pas plus que les Ayyoubides ils n'eurent de flotte. Ainsi, grâce aux convois de navires venus d'Europe, les Mamlouks purent se procurer les matières premières qui leur faisaient défaut, comme le fer et le bois, sans compter que les Génois contribuaient à leur amener les esclaves qui formaient leur étrange armée.

On enregistre donc un fait nouveau. Certes, nous ne prétendons pas que depuis la conquête arabe l'Égypte ait rompu toutes ses relations commerciales avec l'Europe, ce serait manifestement contraire à la vérité. Mais ce qui est vrai, c'est que

les maîtres de l'Égypte, ou plutôt de l'empire musulman, s'étaient placés sur un pied d'hostilité avec les États chrétiens. Les Ayyoubides, puis les Mamlouks apprécièrent à sa valeur l'établissement de solides contacts commerciaux avec leurs anciens adversaires. Les Génois ne sont pas les seuls trafiquants, on peut citer des traités de commerce avec les Catalans, les Pisans, les Marseillais, les Vénitiens, qui viennent chercher à Alexandrie les produits de l'Orient et de l'Extrême-Orient, principalement les épices. Sans doute, les relations ne sont pas toujours exemptes de frictions et les auteurs arabes définissent ainsi les consuls : « Ce sont de grands seigneurs d'entre les Francs des diverses nations ; ils sont là comme otages et toutes les fois que la nation de l'un d'eux fait quelque chose de nuisible à l'islamisme, on en demande compte à son consul. » Il est de fait pourtant que les nations européennes désirent ardemment le renouvellement de leurs traités.

Ce commerce international ne concernait d'ailleurs pas que les produits d'Extrême-Orient, le gouvernement des Mamlouks s'évertuait aussi de faire vivre les artisans de l'empire, les ouvriers du bâtiment, les armuriers, les bijoutiers, les brodeurs. On fabriquait, dans tous les genres, des œuvres excellentes, et l'on vendait au dehors les cuivres incrustés, les verreries dorées, les peaux tannées.

L'Égypte jouissait donc à cette époque d'une réputation méritée. Écoutons encore Ibn Khaldoun : « Les habitants du Caire possèdent de grandes richesses, et ont des habitudes de luxe telles que l'observateur en est rempli d'étonnement. L'aisance y est plus grande que partout ailleurs, et les gens du commun s'imaginent que cela a pour cause la surabondance de richesses dans cette localité, que tout le monde a un trésor chez lui. »

Sous les Mamlouks, la terre continue d'être la propriété de l'État : elle est divisée en un certain nombre de parts, de revenus déterminés, dont l'usufruit est accordé aux grands

officiers. Mais le régime féodal, déjà évité en principe par la retenue de la nue-propriété, est en fait définitivement écarté parce que les officiers ne résident pas et que les parcelles sont affectées à la fonction et non au titulaire.

Vu par le bas, ce procédé a des analogies avec la féodalité en ce sens que le bénéficiaire n'y travaille pas de ses mains et que les paysans sont astreints à la glèbe sans retirer aucun profit personnel.

Il est entendu que le sultan et ses grands officiers avaient en contre-partie des obligations et notamment celle d'entretenir des troupes, qui concouraient à la défense de l'État et du pays. L'inconvénient est celui qu'on rencontrait alors dans les royaumes d'Occident. Les Mamlouks administraient l'Égypte pour leur compte personnel et la chose publique était assez confondue avec les intérêts du souverain, avec ce qu'on pourrait appeler la maison du roi.

Les Sultans Mamlouks ! Que de choses magnifiques ces deux mots évoquent en nous ! Des noms de souverains célèbres : Baibars, Kalaoun, Kaitbay. Des faits glorieux : la fin des Croisades, l'arrêt des invasions mongoles. De splendides monuments : le tombeau de Kalaoun, la mosquée du sultan Hassan. De luxueux objets d'art : les cuivres incrustés d'or et d'argent, les lampes en verre émaillé. Et que d'émerveillements sur la capitale : « Ses rues sont encombrées par la foule, s'écrie l'historien contemporain Ibn Khaldoun, et ses marchés regorgent de toutes les délices de la vie. Cette ville fournit des marques de la civilisation la plus avancée et tout ce qu'on en peut rêver serait au-dessous de la réalité. » En vérité, on pourrait reprendre en l'honneur des Mamlouks ces beaux vers de Farazdak : « L'architecte de la gloire n'a jamais cessé de travailler à leur palais, un édifice à la structure élevée qui a pour base des exploits dont la renommée inébranlable ne périra jamais. »

Cette métaphore nous ramène aux monuments du Caire.

En ville, les maisons qui bordaient les rues devaient offrir des façades maussades, véritables murs de prison, ornées à l'étage supérieur de délicats balcons de moucharabiehs ; mais les passants savaient que derrière ces murailles uniformes des jets d'eau jouaient dans des jardins et que les appartements étaient d'une confortable aisance. Ces demeures étaient au fond plus élégantes que solides : elles ont toutes disparu. Quel charme que le Caire pour une population voulant se replier avec piété sur son passé ! L'histoire y est éloquente à chaque coin de rue dans les quartiers où l'urbanisme sec et rectiligne n'a pas précipité son effort dévastateur. Le caractère de ces monuments, où la vigueur des édifices du ^{xiv}^e siècle contraste avec la grâce de ceux de la période suivante, part de la sobriété pour aboutir au flamboyant. On semble oublier parfois en Égypte qu'il n'y a pas que les Pyramides qui parlent. Point n'est besoin de l'érudition d'un spécialiste pour admirer la mosquée du sultan Hassan, ce colosse qui monte la garde devant la Citadelle, ou le mausolée de Kalaoun, dont l'intérieur dégage une mystérieuse atmosphère de recueillement.

La période mamlouke est, sans contredit, la plus brillante de l'histoire de l'Égypte médiévale. Le souverain est, il ne faut pas l'oublier, une sorte de chef de bandes, mais il est prévu comme tel par la doctrine de l'organisation de l'État. Comme ses anciens pairs, il a débuté comme esclave, condition légale elle aussi. Ces mercenaires, montés sur le trône d'Égypte, devenu le trône de l'Islam, se montrèrent en fait les dignes héritiers des grands monarques de race : il suffirait à leur gloire d'avoir lancé une grande idée, celle de l'empire coïncidant avec celle de l'Islam. Évidemment, il y a souvent une disproportion entre leurs visées ambitieuses et les moyens dont ils disposaient pour les mettre en pratique. La milice est très turbulente et ce n'est pas une mince affaire que d'imposer son autorité aux troupes et surtout aux officiers qui les commandent et qui, tous, rêvent du trône.

Les Mamlouks sont des parvenus, sans doute, mais ils n'en ont pas les petitesesses. Bien mieux, dégagés de tout préjugé par leur origine servile, ils eurent toutes les audaces : quelques-uns d'entre eux furent des souverains de premier ordre.

Ce qui donne au régime mamlouk, encore que nous le connaissions mal, un intérêt si passionnant, c'est de considérer l'aspect curieux, si mêlé de la cour du Caire et de la population égyptienne. Des commerçants, des cultivateurs, chrétiens et musulmans, habitués à vivre côte à côte, dont la majorité musulmane est dans l'ensemble très tolérante, voisinent avec des fonctionnaires, avec des hommes de loi prêchant l'austérité et la contrainte. De l'opinion de ceux-ci le sultan et ses officiers doivent en partie s'inspirer, mais avec un esprit qui ne connaît ni la routine ni le fanatisme. Et le tout nous a laissé des pages d'histoire glorieuses.

A l'intérieur, ce n'est pas parfait et l'on ne pouvait guère s'attendre à une docilité à toute épreuve des officiers mamlouks. Mais il faut remarquer un fait, qui laisse croire que l'on tenait compte de l'état d'esprit d'une population que nous voyons mal vivre, c'est que les révoltes, même lorsqu'elles se produisent à Damas ou à Alep, n'offrent pas le caractère de sécession, ce qui fut la plaie de l'Afrique du Nord. Les rebelles revendiquent le trône du sultanat, avec la possession du territoire dans son intégralité : grâce à la rigide administration qu'ils avaient sinon créée, du moins améliorée, l'unité politique devenait de jour en jour plus solide. Les Mamlouks ont réussi à instaurer la paix musulmane, quelque chose d'analogue à la *pax romana*, ce qu'on ne rencontra presque jamais dans l'Iran du moyen âge, ce que les populations berbères de l'Afrique du Nord n'ont jamais connu.

Il est admirable de voir que l'Égypte est menée, et avec une énergie qui nous surprend, par des hommes sortis de rien, en face d'une Europe qui n'accepte que les services de gens pouvant exciper de titres nobiliaires. De leur temps déjà,

l'Égypte n'était plus en Afrique et l'on peut dire que c'est aux Mamlouks que le pays doit une partie de son prestige. Leurs victoires contre les Croisés et le barrage de leurs troupes en face des hordes mongoles assurèrent à l'Égypte une situation économique de premier ordre, avec une continuité qui ne se trouva dans aucune contrée de l'Islam au moyen âge. La catastrophe qui survient à la fin du xv^e siècle ne saurait leur être imputée, puisqu'elle est complètement extérieure au pays, ruiné soudain par la découverte de la route du Cap de Bonne-Espérance. Ce n'est donc pas l'incapacité de ses maîtres qui allait plonger l'Égypte dans l'ombre.

Gaston WIET.